

## Un talent trop oublié

### Louise Le Roux-Druet (1898-1994)

S'il est des talents qui éclairent longtemps l'humanité, et que Baudelaire appelle des «phares», il en est d'autres qui, sans avoir été complètement méconnus (il paraît d'ailleurs que cela n'existe pas), sont peu à peu recouverts d'un voile d'oubli qui va s'épaississant. Tel est le cas de Louise Le Roux. Dotée de talents multiples puisque, sculpteur avant tout, elle a aussi manié avec bonheur le pinceau et la plume, cette Bretonne du pays de Dinan a traversé tout un siècle : née en 1898, elle mourut en 1994. On pourra, à son propos, se demander pour quelles raisons une œuvre de valeur peut ainsi tomber dans un demi-oubli.

Louise Le Roux est née à Dinan, le 27 août 1898. Son père, Joseph Le Roux, appartenait à une lignée malouine de chirurgiens de marine. Lui-même était le fils d'un médecin dont le nom reste attaché à la fondation de l'hôpital du Rosais à Saint-Servan. Sa mère, Louise Frangeul, fille d'un pharmacien de la place des Cordeliers, était de vieille souche dinannaise. Elle comptait dans son ascendance les Mauny, des cousins de Du Guesclin. Comme référence bretonne on ne peut trouver mieux.

Joseph Le Roux était notaire à Plouër-sur-Rance et c'est là que s'écoula l'enfance de Louise et de sa sœur Alberte, née en 1901, dans la maison qui est devenue la mairie du bourg. Elle y connut, en ce début du XX<sup>e</sup> siècle, une vie familiale paisible et une éducation bourgeoise qui n'excluait pas cependant une ouverture sur le monde, ce qui favorisa sa sensibilité d'artiste. Notaire estimé pour son sérieux et sa droiture, Maître Le Roux n'avait pourtant rien du tabellion de village caricaturé par de nombreux clichés littéraires. Il était élégant, gai, ouvert et recevait beaucoup. Son épouse, pieuse mais sans bigoterie, transmet à ses filles le sens des vertus familiales mais aussi le goût des arts et, sans doute, son talent, car elle-même pratiquait la peinture et le pastel mieux qu'un amateur et très tôt elle apprit aux enfants à «voir» ce qui les entourait.

Le voisinage de Dinard favorisait le passage à Plouër de personnalités du pays de Rance et d'ailleurs. Le régiment de cavalerie en garnison à Dinan était recherché par la meilleure noblesse et la haute bourgeoisie,



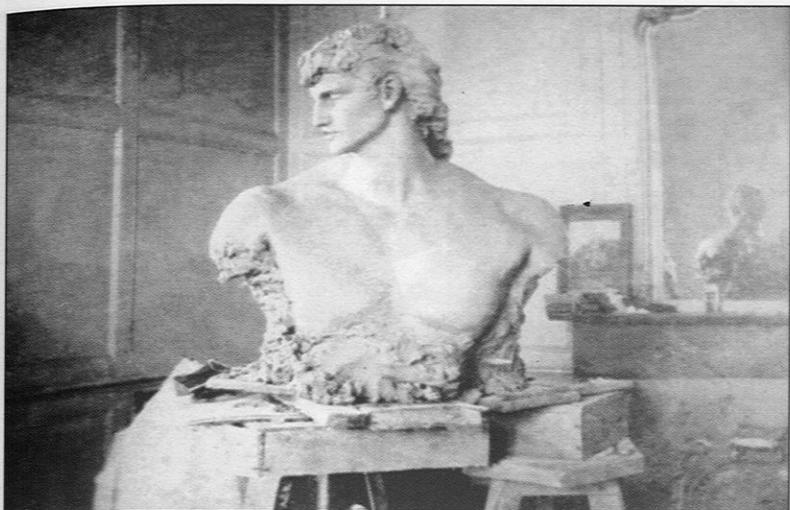
Louise Le Roux, jeune fille.



Buste du pianiste Kowalski. 1915.



Tête d'Hérodiade. Terre cuite, 1914.



Tête d'Antinoüs, 1916.

introduisant dans toute cette région une société aisée et ouverte aux arts. La «gentry» anglaise avait fait de Dinard l'une des stations balnéaires renommées de l'époque. Les Le Roux recevaient cette société et leurs dîners étaient recherchés et fort animés. Les jeunes filles y participaient mais la tradition familiale rapporte que, lorsqu'au dessert les convives se laissaient aller à conter des histoires un peu lestes, sur un signe de leur mère, Louise et sa sœur devaient s'éclipser. En 1912 et 1913, la jeune Louise suivit les cours de l'institution des Sœurs de la Victoire à Dinan. Elle habitait alors chez sa grand-mère Frangeul, rue de l'École et elle avait gardé un souvenir enchanté de la maison accolée au rempart, comportant une tour couronnée de quelques arbres et un jardin surélevé.

Une enfance heureuse et préservée comme il y en eut beaucoup dans son milieu et qui ne mériterait pas d'être rappelée si, tout enfant, Louise ne se fut essayée à modeler des figures dans la glaise, spontanément et avec un rare bonheur. C'est en 1914 qu'elle réalisa une tête d'Hérodiade, en terre cuite. Elle avait 16 ans, c'est sa première sculpture notable.

Parmi ceux qui jouèrent un rôle dans son développement, un des premiers fut le pianiste virtuose et compositeur Henri Kowalski. Entre deux tournées l'artiste, mi-polonais mi-breton, revenait fidèlement au pays de Dinan et était un hôte assidu des Le Roux. En effet, sa femme Marie Éloy qui sous le nom de Louise Ferrari avait joué et chanté aux Variétés et au Palais-Royal dans la décennie 1860-1870, avait reçu du prince Basilewski, en 1866, le château de Vaucarheil, en Plouër, connu sous le



Madame de la Villehuchet et sa fille,  
1917.



Buste de Hardy-Té.

nom du Chêne vert<sup>1</sup>. Kowalski fut assez persuadé du talent de Louise pour lui permettre de réaliser son buste en 1915. Œuvre admirable de force et de maturité surtout si l'on pense que le jeune sculpteur n'avait que dix-sept ans. Rien ne peut mieux prouver la qualité et la précocité de ses dons. Ce buste figura sur le catafalque lors de la cérémonie funèbre célébrée à Saint-Sauveur de Dinan en mémoire de Kowalski, le 28 février 1917. Alberte Le Roux, douée d'une jolie voix que Kowalski l'avait engagée à travailler, participa à cette cérémonie en interprétant une des dernières compositions du maître : *Dieu sauve la France*<sup>2</sup>.

L'influence de ce ménage d'artistes fut déterminante pour convaincre les parents de l'adolescente du talent exceptionnel de leur fille. Il n'était certes pas question, à cette époque, d'envoyer une jeune fille de bonne famille faire des études aux Beaux Arts, mais c'est précisément en 1915

<sup>1</sup> MUSSAT, Marie-Claire, «Le pianiste-compositeur Henri Kowalski (1841-1916) : un grand voyageur», *Mémoires de la S.H.A.B.*, t. LXXIV, 1996, *Actes du congrès de Fougères*, p. 253-271.

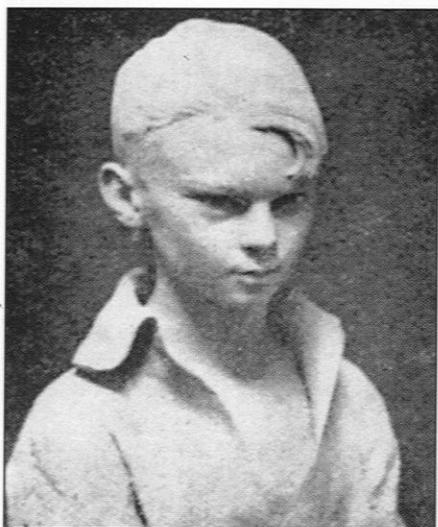
<sup>2</sup> LE MOIGNE-MUSSAT, Marie-Claire, «À propos de Kowalski : l'œuvre de Louise Leroux», *Le Pays de Dinan*, t. VII, 1987, p. 99-106.



Louise Le Roux dans son atelier à Dinard.

que Mme Le Roux demanda à Rodin de la recevoir avec sa fille pour lui montrer ses œuvres et solliciter son avis. Le conseil du Maître fut péremptoire : «Surtout, pas d'école...». Pour ne pas contraindre cette spontanéité dans un moule académique. L'avis de l'illustre sculpteur rencontrait, pour une fois, la morale bourgeoise et tout était pour le mieux. En 1916, la jeune fille fréquenta pendant quelques mois, à Rennes, non un atelier mais le pensionnat de l'Immaculée. À cette occasion, elle se lia avec une de ses compagnes, Renée Dayot, d'une exceptionnelle amitié qui, devenue séculaire, se poursuit encore entre les deux familles. C'est de cette année aussi que date cette *Tête d'Antinoüs* où elle donna sans doute un visage à ses rêves de jeune fille. En 1917, Mme Magon de la Villehuchet, propriétaire du château de Plouër, posa avec sa fille pour un groupe grandeur nature dont il ne subsiste plus qu'une photographie. Ce fut pourtant sa première œuvre exposée au Salon des artistes français. Jusqu'alors les expositions s'étaient faites à la bonne franquette, en famille.

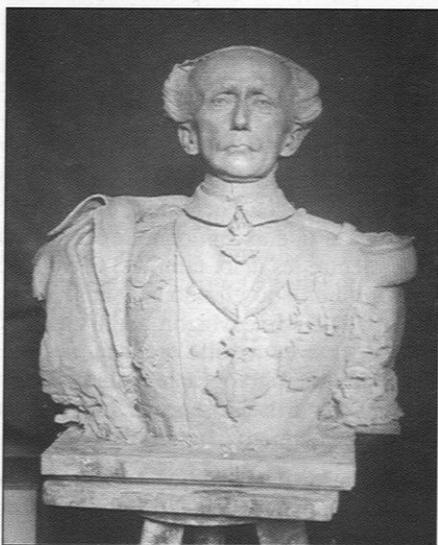
La deuxième intervention décisive fut celle d'un riche propriétaire de Dinard, Hardy-Té, probablement client de l'étude Leroux. Il allait permettre à la jeune fille de donner l'envol à son talent. Elle exécuta en effet son buste, et ce personnage, esthète et musicien, persuada Maître Le Roux de permettre à sa fille d'ouvrir un atelier à Dinard (18 boulevard Féart). Il se chargea de lui trouver des commandes et de cette époque datent des



Buste d'enfant.



Buste du père de l'artiste.

Buste de l'amiral Guépratte.  
Vers 1924.

bustes d'enfants et celui du père de l'artiste, sans compter d'autres œuvres dont les traces se sont perdues.

L'année 1919 marqua une irréparable rupture dans le monde heureux et protégé où la jeune fille avait évolué jusqu'alors, en dépit de la guerre : Joseph Le Roux mourut, emporté en quelques jours par la grippe espagnole. Très proche de son père, elle ressentit cette disparition avec un désespoir auquel elle trouva un dérivatif, lors d'un séjour à Rennes. Elle en profita pour étudier des sculptures exposées au musée et fréquenter, à l'hôpital, des salles de dissection pour approfondir ses connaissances anatomiques.

En 1921, sa vie prit un tournant nouveau par son mariage avec son cousin issu de germain, l'enseigne de vaisseau Jacques Druet, alors affecté à Brest. Désormais, les conditions de son travail se trouvèrent soumises aux déplacements de son mari ainsi qu'aux devoirs maternels. Le ménage eut trois enfants : un fils en 1922, suivi d'une fille en 1928 puis d'un deuxième fils en 1933. Mais elle trouva en elle assez d'énergie pour ne pas considérer son travail comme un amusement de jeune fille et le poursuivre, dans des conditions parfois difficiles. Ainsi, à Cherbourg où l'enseigne de vaisseau était second sur le torpilleur *Rageot de la Touche*, en 1924. Elle y réalisa, dans des conditions de fortune, l'admirable buste de l'amiral Guépratte, commandant de l'escadre française des Dardanelles. Ce furent ensuite Bizerte, puis Toulon avant une escale à Nantes, les années 1931 et 1932, le temps de suivre l'achèvement et les essais du sous-marin *Argo* dont son mari devait prendre le commandement. Elle y réalisa le beau groupe intitulé *Le Bonheur*, exposé en 1933 aux Artistes français ainsi que des bas-reliefs sur l'histoire de Jason, inspirés sans doute par le sous-marin *Argo*, qui furent coulés en bronze et sont maintenant perdus. Elle eut en outre la joie d'y retrouver son amie, Renée Dayot, devenue Mme Rioufol et déjà veuve avec deux enfants, dont l'un devait devenir un avocat bien connu à Nantes, Me Yves Rioufol.

L'année 1933 les revêt à Brest avant que le lieutenant de vaisseau Druet ne fût affecté au commandement de la flottille des sous-marins de Cherbourg. Profitant des facilités de communications entre ce port et la capitale, Louise resta à Paris et cette période de sept ans, jusqu'à la guerre, fut la plus féconde pour son art et la plus riche par les rencontres artistiques qu'elle lui procura. Elle put s'installer, cette fois, dans un atelier digne de ce nom, Villa Maiesherbes, au 112 du boulevard. Elle y succédait au comédien Dranem. La villa était habitée par de nombreux artistes alors renommés. Son attachante personnalité, son énergie à poursuivre son travail sans compromissions, («Je n'ai jamais voulu me vendre», dira-t-elle plus tard à sa fille), son esprit, sa conversation brillante firent de son atelier un centre de réunion et les œuvres qui en sortirent semblaient devoir donner à son talent la place qu'il méritait.



*Le Bonheur,*  
exposé au Salon des Artistes français  
en 1933.



Portrait de la cantatrice  
Alice Raveau.  
1936.

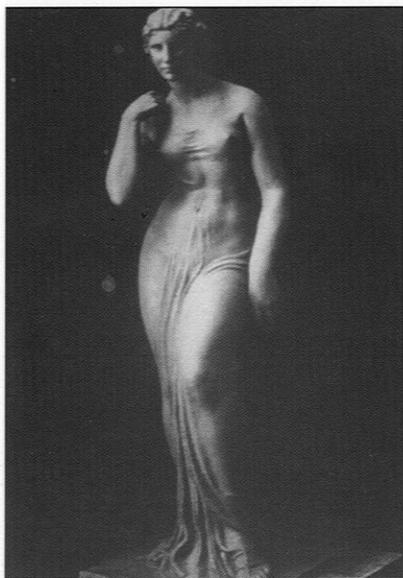


Vestige de la cire d'un buste  
d'Alice Raveau qui fut exposé  
au Salon des artistes français en 1936.

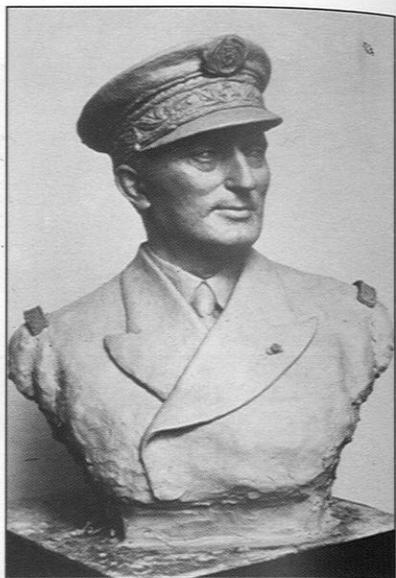
Elle rencontra ainsi Alice Raveau, contralto de l'Opéra, alors aussi connue que la soprano Germaine Lubin. La cantatrice avait adapté à sa voix la partition de l'*Orphée* de Gluck, version aujourd'hui devenue classique. Louise fit son portrait ainsi que son buste qui fut exposé au Salon de 1936, ainsi que le charmant buste en cire de la petite Marie-Annick Dayot. Le Salon de 1937 accueillit la figure de l'*Aurore*. Elle reçut, honneur suprême, le soin de représenter le chef d'état-major de la Marine qui fut coulé en bronze ; c'était l'amiral Darlan. On ne sait ce qu'est devenue cette œuvre ; sa réplique en plâtre, demeurée en possession de l'auteur, est aujourd'hui au musée de Dinan qui l'a enfouie dans ses réserves pour des raisons politiques !

Par l'intermédiaire du peintre et architecte Lucien Daboval, elle reçut, en 1939, la commande pour l'exposition de Roubaix d'une statue de Jeanne Hachette qui devait être ensuite coulée en bronze et érigée à Beauvais, en remplacement d'une statue datant de 1851.

Sur le plan de la technique, elle modelait dans la glaise et la cire et ses œuvres étaient ensuite moulées en plâtre, (à Paris elle recourait aux services de Luisi, le mouleur attiré de Rodin), ou coulées en bronze, par la célèbre maison Barbedienne. Paris lui permit aussi d'élargir l'éventail de ses moyens d'expression. Elle suivit les leçons du peintre Royer et s'essayait, avec bonheur, au portrait à l'huile ou au pastel. Ainsi Alice Raveau ou son amie Renée Rioufol-Dayot, saisie en quelques instants pendant qu'elle interpré-



*L'Aurore,*  
Salon des artistes français, 1937.



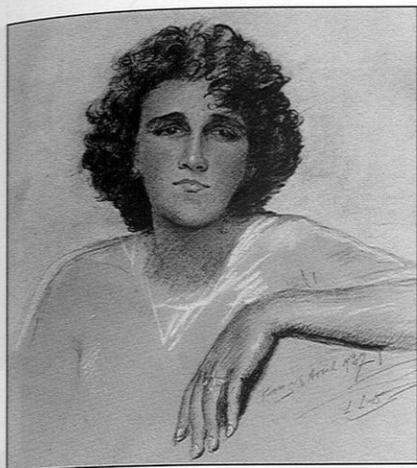
Buste de l'amiral Darlan.  
Vers 1937.



Buste de Marie-Annick Dayot.  
Salon des Artistes français, 1936.



L'artiste travaillant  
à sa Jeanne Hachette, 1939.



Madame Rioufol,  
crayon et pastel.



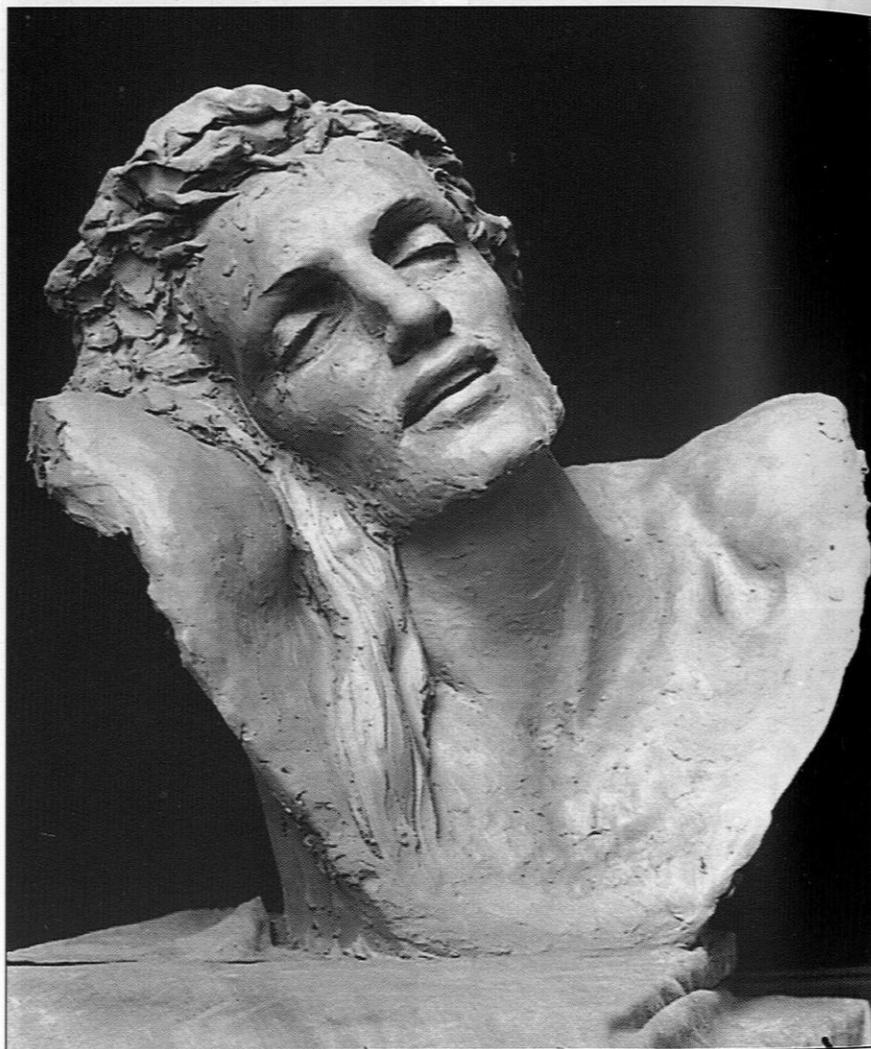
Le fils aîné de l'artiste à 13 ans,  
crayon.

tait, sous la direction d'Alice Raveau, *L'Invitation au Voyage* de Duparc. Elle n'attachait guère d'importance à ces esquisses, rarement signées, jamais datées, dont beaucoup se sont perdues.

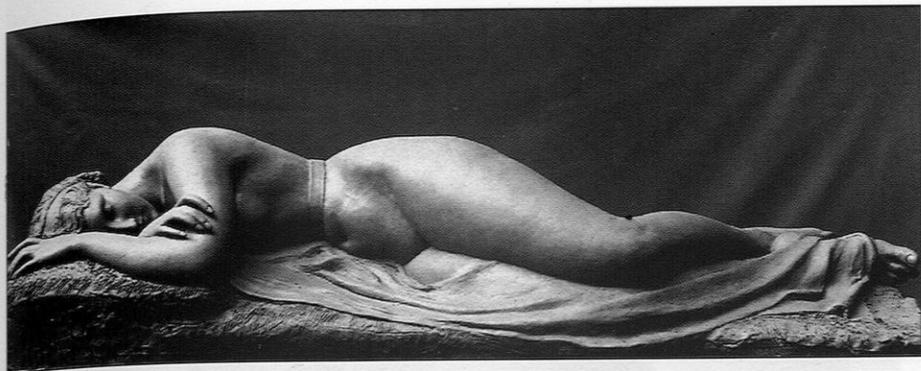
La seconde guerre mondiale vint interrompre une carrière en plein essor et emporta *Jeanne Hachette* en cours d'achèvement dont il ne fut plus question. Enfin, comme elle avait perdu son père à la fin de la première guerre mondiale, elle perdit sa mère à la veille de la seconde.

Elle dut fermer son atelier parisien. Après la défaite, son mari qui avait suivi le repli du ministère de la Marine à Rochefort puis à Vichy déconseilla à sa famille de l'y suivre. Elle choisit alors de revenir à Nantes où elle s'installa avec son amie Renée Rioufol et leurs enfants dans la même demeure. Courageusement, elle continua à travailler dans un atelier situé 28 rue du Calvaire d'où sortit, en 1941, la grande *Dormeuse*, aux lignes d'une pureté antique qui devait être coulée en bronze pour orner le jardin d'un industriel nantais et dont il ne reste qu'une réplique en plâtre.

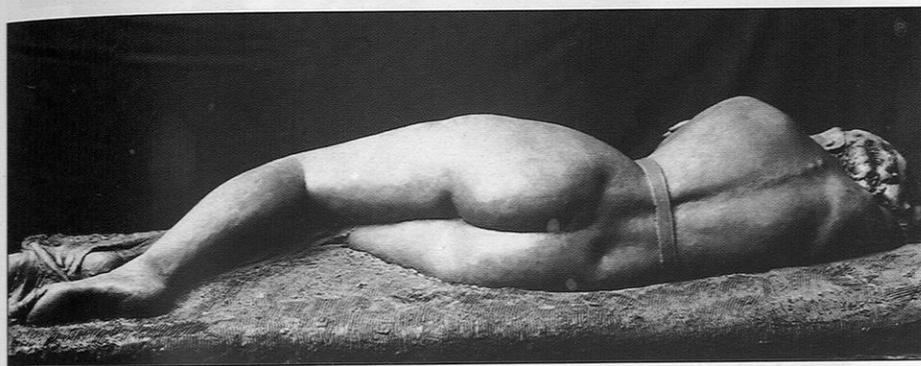
Mlle Bossis, d'Ingrandes-sur-Loire, lui demanda en 1942, une tête de *Christ expirant*. J'emploie exprès le terme de demander et non de commander, car jamais elle n'accepta une commande qui ne l'inspirait pas. C'est, me semble-t-il, sa plus belle œuvre. Elle sut donner au Christ, à la fois souffrant et triomphant, une inexprimable expression de tendresse humaine et presque souriante où elle mit sans doute son espérance et qui s'accordait à ces temps



Tête de Christ expirant,  
1942.



Dormeuse (de face et de dos), 1941.



tragiques où son mari, confronté au débarquement des troupes alliées à Casablanca, devait ensuite participer au débarquement de Provence.

Les bombardements multipliés sur Saint-Nazaire la déterminèrent à quitter Nantes peu avant le bombardement de 1943. Elle fut bien inspirée car la rue du Calvaire le subit de plein fouet. Elle trouva refuge au château de la Herblinais, en Carentoir, mis à sa disposition par une amie, Mme de Villers.

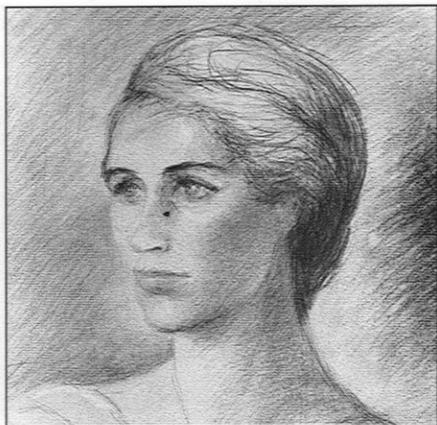
On peut dire que l'après-guerre marqua la fin de sa carrière de sculpteur. Le monde où elle avait pris son essor n'était plus. L'âge venait, les chagrins et les deuils s'accumulaient : elle avait perdu sa mère à qui elle devait tant pour son éveil artistique, sa sœur en 1941 ; son mari allait mourir en 1954. La sculpture, comme tous les arts, exige la liberté d'esprit qui permet à l'inspiration de s'épanouir, du temps pour la fixer mais, de plus, c'est un art fatigant qui demande de longues stations debout. Elle n'avait



Autoportrait de l'artiste,  
vers 1936,  
huile sur toile.



Portrait de son fils aîné,  
crayon.



Portrait de sa belle-fille.

plus d'atelier et ne réalisa aucune œuvre notable dans cette dernière période de sa vie, à part quelques rares pastels de membres de sa famille qui montrent qu'elle n'avait rien perdu de son talent, sinon le goût de l'exercer, comme si un ressort s'était détendu en elle.

À partir de 1945, elle était revenue dans son pays de Saint-Malo et orienta ses dons artistiques vers l'expression écrite qu'elle avait toujours pratiquée mais pour elle seule. Elle fut entraînée et encouragée dans cette voie par son amie Anne de Buzonnières de Tourville qui obtint le prix Fémina en 1954 pour son roman *Jabadao*.

Louise Le Roux-Druet choisit de décrire le pays de Rance qu'elle connaissait si bien et d'en faire revivre les habitants, gens d'entre terre et mer, pour reprendre le titre heureux d'une fiction télévisée. Elle sut les faire parler leur langage, en train de disparaître sous l'uniformisation moderne, avec justesse et sans jamais verser dans un régionalisme artificiel et fatigant, au travers d'intrigues simples et sensibles. Son premier roman, *Noces de Sel*, fut accepté d'emblée par Albin-Michel. Elle récidiva, en 1955, avec *À deux pas de la cale* et obtint le prix des écrivains de l'Ouest qui lui fut remis, à Rennes, en 1958, par Jean de La Varende, président de l'association. Elle avait publié ces romans sous le pseudonyme d'Élisa Mauny qui associait le prénom de sa grand-mère avec le patronyme des cousins de Du Guesclin. Roger Verce l'engagea vivement à poursuivre et elle entreprit un troisième roman, *Tranchemer*, qui resta inachevé. Divers chagrins intimes auxquels s'ajouta la mort de Roger Verce l'a découragèrent définitivement. Elle alla alors, en 1960, s'installer à Nantes



Remise du prix des écrivains de l'Ouest, à Rennes en 1958. La lauréate est au centre, à sa droite, Anne de Buzonnières de Tourville, la jeune fille en coiffe, à droite est Marie-Annick Dayot, l'enfant du buste.

près de sa fille mariée. Le reste de sa vie qui devait se prolonger encore trente-quatre ans est silence. Elle mourut à La Baule, en 1994.

Cette longue période de retrait explique certainement pour partie l'oubli où est tombée son œuvre qui pourtant méritait mieux. On peut chercher d'autres raisons. Il me semble pouvoir en dégager trois principales. Elle n'eut jamais à vivre de son art, ce qui lui permit de ne travailler qu'à ce qu'elle sentait vraiment. Elle avait reçu des propositions de marchands d'art qui auraient souhaité la mettre sous contrat, elle s'y refusa toujours. On ne fait rien de bien que dans la sincérité, estimait-elle et c'est à ce propos qu'elle dit un jour : « Je n'ai jamais voulu me vendre. » Cette indépendance fièrement revendiquée atteste de l'authenticité de son œuvre, mais la priva de publicité. À cela s'ajoutait son éducation. Elle lui avait conféré une discrétion de bon aloi par rapport à ce talent qui n'était pas toujours compris et devait paraître parfois étrange. Elle se souciait peu de mettre en avant le produit de son travail ; c'est ainsi que beaucoup de ses œuvres ont disparu sans laisser de traces. Il lui a manqué quelqu'un qui pût, sans la contraindre,

orchestrer et promouvoir son génie créateur. Deuxième raison : il est déjà heureux et surprenant qu'une femme de son temps ait pu poursuivre la carrière qu'elle a fournie. Mais il était inévitable qu'elle fût pour les siens d'abord l'enfant, puis l'épouse, la mère, avant d'être une artiste. Enfin, elle ne pouvait se dérober complètement à la vie sociale et mondaine de l'épouse d'un brillant officier de marine. Elle dut donc déployer une grande force de caractère, voilée de douceur, pour poursuivre son travail sans jamais se laisser absorber par les tâches proprement féminines. Enfin, les circonstances historiques ont joué contre elle. Sans la guerre, sa carrière parisienne, prometteuse, se fût développée et lui eût donné sa vraie place.

Ceux qui l'ont connue conservent le souvenir d'une femme supérieure par sa qualité humaine aussi bien que par ses talents d'artiste. L'amalgame des deux constituait une personnalité d'exception, à quoi s'ajoutaient une gaieté, une fantaisie qui animaient tout autour d'elle.

Si, selon le poète anglais Keats, «*A thing of beauty is a joy for ever*», Louise Le Roux-Druet a été incontestablement un élément de cette joie et un artisan de cette beauté.

Thérèse ROUCHETTE

Présidente d'honneur et vice-présidente

de la Société archéologique et histoire de Nantes et de Loire Atlantique

#### RÉSUMÉ

Brève étude de l'œuvre, aujourd'hui peu connue, d'une artiste appréciée en son temps, en essayant de comprendre les raisons de cet oubli.

#### Œuvres remises par la famille au musée du Château de Dinan

##### Œuvres exposées :

- Buste du compositeur Kowalski (1914). Réplique en plâtre.
- Buste de Marie-Annick Dayot (1937). Cire, très dégradée depuis sa remise au musée.

##### Œuvres conservées en réserve :

- Buste de l'amiral Darlan (1938). Réplique en plâtre.
- Dormeuse (1941). Réplique en plâtre.
- Masque de cire d'Alice Raveau (1937). Vestige d'un buste de la cantatrice.
- Portrait d'Alice Raveau (1937). Huile sur bois.

Les photographies et les portraits sont la propriété de la famille de l'artiste.